

## *Vous n'aimez pas la vérité* de Luc Côté et Patricio Henríquez

Gilles Marsolais

---

Numéro 149, octobre–novembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62877ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (2010). Compte rendu de [*Vous n'aimez pas la vérité* de Luc Côté et Patricio Henríquez]. *24 images*, (149), 42–42.



© Les Films du 3 mars

Patricio Henríquez a de la suite dans les idées. Déjà, dans *Sous la cagoule : un voyage au bout de la torture* (2008), il s'intéressait au sort des détenus de la prison d'Abou-Ghraïb en Irak et de la base américaine de Guantánamo à Cuba : il en découlait une dénonciation implacable de ce qu'il est convenu d'appeler le terrorisme d'État et de l'institutionnalisation de la torture, que les États-Unis exportent partout dans le monde soi-disant pour imposer la démocratie. Dans son nouveau film, coréalisé cette fois avec Luc Côté, Patricio Henríquez s'intéresse au cas d'Omar Khadr, citoyen canadien détenu à Guantánamo, torturé et privé de tous ses droits. Arrêté en Afghanistan en juillet 2002, à l'âge de quinze ans, cet enfant-soldat est accusé par le gouvernement des États-Unis d'avoir tué un soldat américain en juillet 2002. *Vous n'aimez pas la vérité* nous convainc de son innocence sur ce point précis.

Au moyen de son dispositif qui va au cœur du problème, le film est efficace par sa simplicité même. Il reproduit l'essentiel de l'interrogatoire de sept heures mené par des agents du Service canadien du

renseignement de sécurité (SCRS) auquel a été soumis le garçon, entre le 13 et le 16 février 2003, et qui a été filmé par une caméra de surveillance. Au besoin, à la droite de l'écran, en encadré, des experts et des témoins connaissant très bien le dossier explicitent le sens de ce qui est donné à voir et à entendre au cours de cet interrogatoire (dont la stratégie repose sur la torture psychologique) ou apportent un complément d'information sur les faits et les épreuves qu'Omar Khadr a déjà dû subir. Ce documentaire évite le piège des «têtes parlantes» en n'abusant pas du procédé et grâce à la qualité de ses interventions (celle de William Kuebler, l'avocat militaire américain qui, bien que conservateur, reconnaît assister à un dérapage de la justice; celle de Damien Corsetti, un «repenti», ex-officier de renseignement chargé des interrogatoires musclés; celle de la journaliste Michelle Shephard, etc.). Il véhicule néanmoins une masse d'informations qui requiert une attention de tous les instants.

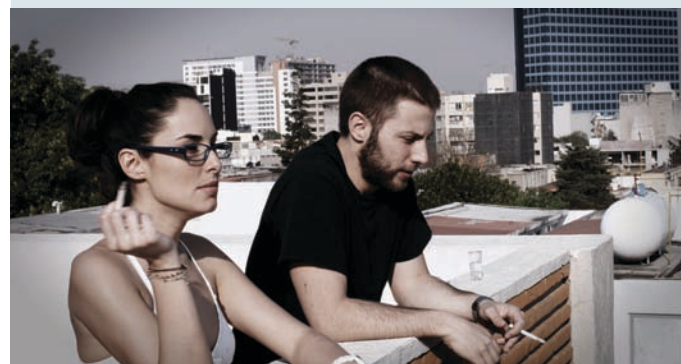
Aussi, quelques photos très convaincantes renforcent la perception d'un déni de justice systématique. Publiées par le *Toronto Star* le 29 octobre 2009, elles montrent qu'Omar Khadr a été retrouvé sous les décombres, déjà grièvement blessé, le corps troué de balles, après le bombardement de quatre heures de l'aviation américaine : celui-ci ne peut donc avoir commis le geste qu'on lui impute. Partant, ses aveux obtenus sous la torture à la base américaine de Bagram n'ont aucune valeur, et le présent interrogatoire est biaisé dans la mesure où on exhorte le garçon en détresse et présumé innocent à «se racheter» d'un crime qu'il n'a pas commis. Au pire, entraîné par son père dans une aventure qui le dépasse, cet enfant-soldat devrait plutôt être réhabilité.

Dans cette histoire troublante, l'obstination du premier ministre Stephen Harper à ne pas rapatrier ce citoyen canadien malgré l'avis de la Cour suprême du Canada, ainsi que l'image de soumission au gouvernement des États-Unis qu'il donne, comme son ministre des Affaires étrangères, n'augure rien de bon pour l'avenir de la démocratie au Canada. — Gilles Marsolais

## *Preludio* d'Eduardo Lucatero

Elle est chef cuisinière et lui, employé dans une maison funéraire. Deux trentenaires, qui sont conviés à la même fête d'anniversaire. Sur le toit de l'appartement où l'événement bat son plein, elle lui demande une cigarette. Pour passer le

temps, les deux étrangers parlent de tout et de rien : du travail, de l'amour impossible à atteindre, des ruptures qui laissent des traces. L'alcool aidant, le ton est à la blague, à la séduction à peine voilée. L'endroit (dans lequel ils resteront cloîtrés pendant toute



la durée du film) devient le lieu parfait pour refaire le monde et accueillir une série de personnages secondaires. Ces derniers apportent une touche d'absurde et d'étrangeté au film ; on

pense, entre autres, au couple d'exhibitionnistes que les invités viennent observer. *Preludio* — comme son titre l'indique — se construit avant tout sur ce qui précède, sur ce qui pourrait être annoncé quand tout reste encore à inventer. Comment peut naître, l'espace d'un instant, un univers de possibilités entre deux inconnus ? Nous sommes ici dans le microrécit qui fait surgir souvenirs et anecdotes, dans une sorte de chronique hyperréaliste. Ce deuxième opus d'Eduardo Lucatero, après *Corazón marchito* (2007), est un film sobre qui s'appuie essentiellement sur les dialogues et les plans rapprochés filmés caméra à l'épaule. Son esthétique pourra paraître parfois plus proche de celle de la télévision que du cinéma. — Anne-Marie Auger